

Le goût du sel se ravive sur mes lèvres.

Revenir. Repartir du bon pied sur mon île natale. Tel est le défi qui m'attend alors que le ferry en provenance de Gills Bay s'apprête à accoster. Après treize années d'exil volontaire, la revoilà cette terre grisâtre fracassée par les vagues. Stroma, au cœur du Pentland Firth, le détroit qui sépare les Orcades et la côte nord de l'Écosse. Ses odeurs tourbées, son phare qu'on distingue des kilomètres à la ronde. Sa conserverie de poissons, ses pulls pure laine de mouton. J'arrête là le guide touristique. Je sens venir la nausée.

En embarquant, après avoir laissé ma vieille *Rover 200* sur le parking, j'ai rapidement remarqué que je fais partie des rares voyageurs à pied. Il existe encore quelques idiots pour visiter en voiture une île de trois kilomètres sur à peine deux.

Au moment où je pose le pied sur le quai, les éléments s'impriment progressivement sur ma rétine avec l'impression manifeste de voir un film à l'envers. Le décor actuel se superpose à celui que j'ai connu, bien des années avant.

Pour tout vous dire, c'est mon père qui m'a appelé. Comme tous les quinze du mois. Une conversation stérile comme bien souvent. Au milieu des non-dits, une brèche s'est ouverte. Pour la deuxième fois de ma

vie, le vieux m'a proposé un boulot. Sans trop réfléchir, j'ai accepté l'offre. Sans plan précis sur le long terme.

Sous l'assaut des relents de varech, je remonte la jetée et la capitainerie, dont un des murs est masqué par des casiers à pêche et des filets, s'offre à ma vue. Le vieux bâtiment, construit juste après la Seconde Guerre Mondiale, n'a plus l'éclat d'autrefois. Délabrée, la porte, avec sa vitre cassée, est rongée par les embruns. Triste spectacle.

Je jette un œil à travers la vitrine de l'édifice voisin. Des bouteilles de whisky, des bières. Il y a aussi des pulls, des écharpes. Probablement mon prochain lieu de travail.

Au-delà du quai, sur le remblai, les industries insulaires fleurissent. Stroma tire un profit non négligeable de la pêche. Harengs et cabillauds sont les poissons phares de la conserverie, installée ici il y a plus de cinquante ans par la famille Munroe. Le bâtiment de pierre est aisément identifiable grâce à ses deux grandes cheminées droites, nécessaires au fumage des poissons.

En face siège le royaume de la laine. D'ici sortent bonnets, pulls, écharpes et autres gants. Un temple géré depuis quelques lustres par les MacLugan. L'atelier a été monté de toutes pièces par Samuel Docherty, longtemps premier magistrat de Stroma et aujourd'hui doyen de l'île.

Je l'aime bien, Samuel. Malgré son âge avancé et ce qu'on dit de lui, il conserve une part de lucidité bienvenue. Tous les ans, il m'envoie une carte à Inverness. À Stroma, bien peu de gens sont comme lui. Depuis mon

départ, j'y ai gardé peu d'amis loyaux. On pourrait les compter sur les doigts d'un manchot. Il y a Jack Irvine, mon ancien instituteur. On peut éventuellement y ajouter Dan Berggren et Harry Smedberg, collègues du temps où je travaillais à la distillerie. Et bien sûr Samuel Docherty.

La distillerie, venons-y. Elle se dresse légèrement à l'écart du port, avec ses chais de vieillissement à même l'océan. Dans une autre vie, je m'y occupais du conditionnement et des livraisons. Un boulot routinier sans trop d'aléas. Mon paternel m'y avait fait entrer après mes études. Ce qui ne devait être qu'un travail saisonnier s'était transformé en un bail de cinq ans.

Depuis, le bâtiment s'est modernisé et a profité de son extension pour y installer un centre d'accueil.

Je continue à remonter la rue principale. Tout est calme. Aucun véhicule ne circule. Seul le vent et l'océan répondent à mon souffle. L'entrée du village, une longue ligne droite ponctuée de deux virages, se précise. Toutefois, je note qu'un nouveau bâtiment est sorti de terre, sur ma droite. Une épicerie.

L'unique supérette locale qui se trouvait encore à côté du presbytère, treize ans plus tôt. J'imagine volontiers que l'acariâtre Martha Gleechan a dû bénéficier d'un crédit d'impôts de la part du gouvernement. Je ne m'attarde pas. Pour elle, on verra plus tard si j'en ai envie. Progressivement, je me rapproche de ce que l'on peut appeler le centre-ville. De part et d'autre de la mairie, l'école et le musée. On a pris garde à ne pas accoupler le

pouvoir et la religion en installant le presbytère à une bonne cinquantaine de mètres. L'église est à l'écart du village, à côté du cimetière, sur la côte est.

Mais le point névralgique de Stroma se trouve en face. Le *Puff Inn*, unique pub de l'île. Ce lieu, jadis enfumé, est le centre de toutes les discussions. Un forum où s'élèvent conversations amicales, et parfois, bien sûr, quelques disputes agrémentées de bières *Stromian's*. Une place chaleureuse, ouverte du matin jusqu'à la nuit profonde. Un endroit qui, par moments, permet de lutter contre l'ennui latent. Un repère où marins, ouvriers et notables se côtoient sans distinction de classe. À l'heure de la pause repas, je suis sûr de le trouver plein comme un œuf.

Je jette un dernier coup d'œil à ma montre et pousse l'épaisse porte du troquet. D'innombrables paires d'yeux se focalisent sur moi. Le brouhaha habituel s'est subitement évanoui. D'emblée, mal à l'aise, je me replie vers le comptoir, où, par chance, il reste une place.

Rien n'a changé ici. Le jeu de fléchettes est toujours installé à côté de la porte des gogues. Le billard se situe à l'opposé, à proximité d'une fenêtre qui donne sur la rue, presque à l'écart des consommateurs. Je pose mes fesses sur le tabouret. Joe Kendrick, le maître de céans, est face à moi, appuyé à sa pompe à bière, le visage fermé. Une difficile concentration barre son front. Il craint de ne pas comprendre.

— Eddie ? Eddie Grist ?

Satisfait de l'effet de surprise, je le laisse réfléchir. Il faut dire que ces treize années m'ont un peu transformé.

J'ai pris du ventre, c'est vrai. Une partie de mes cheveux a pris la tangente. En revanche, j'ai conservé le muscle acquis lors de mon emploi à la distillerie.

— Lui-même.

Joe rumine. Il s'étrangle de stupeur.

— Ton père ne m'a rien dit. Je pensais que...

Je l'interromps, voulant aller droit au but.

— Ne pense rien et sers-moi une pinte de *stout*.

Après un court délai d'ébahissement, Joe, cheveux laqués et moustache volontaire, s'active et me livre une *Stromian's Stout*, impeccablement versée avec son col de mousse réglementaire. Il avance la pinte vers moi. Dans mon dos, je laisse les discussions sur mon cas s'évaporer vers le plafond.

— Je te l'offre.

Kendrick aime rendre service, surtout s'il y a quelque chose en retour. Il pose ses deux bras rugueux sur le bois du zinc.

— Dis-moi ce qui t'amène.

Je bois une solide gorgée. Cette bière a le pouvoir de vous ramener immédiatement au pays.

— Le travail.

— Du travail ? Ton père m'avait dit que t'étais flic à Inverness.

Kendrick peut devenir rapidement agaçant.

— Radio Stroma fonctionne toujours, hein ? À croire que rien n'a changé ici. En tout cas, le flic, il a fini son labeur.

— T'as démissionné ? Ton père a dit que... excuse-moi.

Il baisse la tête comme s'il était puni. Dissimulant sa gêne, il passe un torchon sur le zinc.

— Oui j'ai démissionné. Alors je reviens aux sources.

— Tu viens bosser ici ?

Kendrick est un peu long à la détente.

— Prendre la suite de mon oncle.

— Ah. La boutique. Bah ça te changera.

Kendrick se retourne, sentant la présence de sa femme, Louise, dans son dos. Au *Puff Inn*, même si Joe est toujours derrière son comptoir à prendre les commandes, c'est elle qui dirige la boutique.

Sans qu'elle lui adresse la parole, il s'exécute mécaniquement, débarrasse les assiettes, remplit les pintes, apporte les desserts et l'addition. Louise profite de ce moment de flottement pour m'adresser la parole.

— T'es revenu. C'est bien, dit-elle d'un ton las. Tu prends la boutique alors ?

Dès qu'il y a des cancans, la patronne sait où faire traîner ses oreilles.

— On ne peut rien te cacher. Je commence d'ici quelques jours.

— J'espère que t'es motivé. Ton oncle se contentait du minimum sur la fin.

— Il ne pensait plus qu'à raccrocher. Je ferai de mon mieux.

Ma réponse atterrit sur la collection de pintes *Stromian's*. Louise Kendrick est partie sans demander son reste. Son mari, désormais trop affairé, ne réapparaît pas.

J'écoute. J'observe. On cause de moi. Personne n'ose m'aborder de front. Tant mieux, j'ai envie d'un peu de calme. Je laisse quelques pièces sur le zinc et quitte le pub.

Dehors. Du gris. Un peu partout. Des nuages chargés de pluie s'agglutinent sur le Pentland Firth. Les maisons, aux murs de basalte anthracite, s'alignent serrées les unes contre les autres le long de la rue principale. Je poursuis mon périple en croisant quelques vieux qui, croyant me reconnaître, me gratifient d'un geste de la tête. Poliment, je fais la même mimique.

Bien sûr, au *Puff Inn*, j'aurais pu dire bonjour à Dan et Harry, agglutinés comme toujours près du billard. Mais j'estime que ce n'est pas le moment. Un salut lointain de la main suffit.

Laissant le presbytère sur ma gauche, je m'approche de ma maison natale. La bâtisse à un étage est telle que je l'ai laissée à mon départ précipité. La voir ainsi ne me procure rien d'autre qu'une émotion abstraite. Je ne sonne pas et pousse la porte.

Le logement est typique de Stroma. Le pavillon donne un accès direct à la rue. Le jardin, pour ceux qui en ont un, se trouve généralement derrière. Cet espace de verdure fait la fierté de ma mère.

Mes parents sont à table, presque figés par mon arrivée subite. L'agencement du mobilier et la décoration retiennent d'abord mon attention. Chez les Grist, l'empreinte du passé est bien présente. Aucune once de modernité. Des meubles, commodes, buffets, canapé,

issus d'un héritage familial. Une tapisserie figée dans un temps où je n'étais pas né.

Le vieux. Roy Grist. Ancien contremaître orgueilleux de la distillerie. Du simple statut d'ouvrier, il est passé à celui de donneur d'ordre sur le terrain. Une autorité et une ambition acquises à force de dévotion patronale calculée. Une grande carcasse aux muscles saillants. Un regard gris clair pénétrant accompagné par une moustache fournie et frémissante.

Ma mère, tassée sous sa chevelure grise, ne dit rien, murée dans son habituel silence. Ses yeux marron, discrets, me regardent. Son sourire est plat, évoquant une ligne d'horizon, facile à oublier. J'ignore combien de pensées, bonnes ou mauvaises, elle a gardé pour elle. À sa gauche, mon père mange. Bruyamment. Mastiquant longuement chaque bouchée.

Il lève la tête de son assiette :

— Ah. Te voilà. Approche ton cul de cette chaise.

Je ne me fais pas prier. Ma mère s'apprête à remplir ma pinte mais mon vieux l'en empêche en posant dessus son épaisse main au poil dru.

— Inutile. Je me doute que t'as commencé par le pub, fait-il en sondant mon regard. Donne-lui de l'eau, ce sera mieux pour son organisme. Faut le régénérer. À te voir, tu as perdu toute vitalité.

Sur ce point, il n'a pas tort, je me suis un peu laissé aller. Je note quand même qu'il n'a pas tardé à appliquer l'un de ses principes de soumission. Chose qui ne m'a jamais manqué. Juste une habitude à reprendre.



J'attaque mon repas par un morceau de tourte. L'une des recettes favorites de ma mère. Pendant que je mange, je sais que mon paternel me dévisage.

— C'est quoi cette barbe ? Je croyais que la police d'Inverness exigeait une tenue irréprochable.

— Il faut croire, réponds-je. Malheureusement pour toi, les temps ont changé.

Il s'apprête à taper du poing sur la table. Comme souvent. Cependant, il suspend son geste.

— Ose dire que je suis vieux !

Voilà, ça recommence. Mon paternel, l'en faut pas beaucoup pour l'asticoter. Tout y passe. Les communistes, les protestants. Ma sœur qui ne se trouve pas de mari, mon frère qui court un peu partout, à travers l'Écosse ou Dieu sait où.

— Je sais encore ce que je dis, maugrée-t-il. À mon époque...

Il s'arrête subitement, toisé par ma mère. C'est la seule qui peut le faire taire.